" Animal, trop animal "

Andréa Potestà

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2425>

DOI : [10.4000/leportique.2425](https://doi.org/10.4000/leportique.2425)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 28 septembre 2009

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Andréa Potestà, « " Animal, trop animal " », *Le Portique* [En ligne], 23-24 | 2009, mis en ligne le 28 avril 2010, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2425> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2425>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

" Animal, trop animal "

Andréa Potestà

- 1 Dans la tradition philosophique, on trouve plusieurs définitions de l'homme. La célèbre définition aristotélicienne, *zoon logon echon* (animal doué du langage ou animal rationnel) fournit le paradigme ainsi que la méthode de toutes les définitions successives. Il s'agit d'ajouter au vivant, à l'animal, quelque chose d'autre, quelque chose de plus, qui permette de le caractériser et le fasse entendre comme différent des bêtes. Cette diversité peut être conçue différemment : en tant qu'élévation du degré ontologique, comme chez Aristote, ou en tant que rupture violente, comme dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* chez Jean-Jacques Rousseau. Mais un trait est commun à toutes ces définitions de l'humain : toutes, sans exception, elles écourtent leur tâche en recourant à la notion d'animal. Si le mot « homme » enjoint tout de suite une explication abyssale, sans références ni point d'appui, la tâche paraît par contre s'abrégier lorsqu'on fait appel au mot « animal », avec l'adjonction d'une délimitation exclusive. Dans cette présomption de simplification, on assume alors l'animal comme un terme de référence, comme l'unité de mesure adéquate au démesuré humain – comme ce qui ne demande pas d'explications et qui permet à l'homme de se situer, lui assurant une maîtrise sur lui-même.
- 2 La philosophie s'est ainsi toujours approchée de l'animal comme devant une notion univoque, simple, « naturelle » et sans oscillation : pur ensemble de besoins, l'animal ne semble mériter aucune considération abyssale, mais tenir très bien l'épreuve de cette « domestication » philosophique.
- 3 Mais mettons-nous un instant à la place de l'animal.
- 4 Déjà cette intention se révèle d'une complexité sans précédents. Peut-on se « mettre à la place » des animaux, en leur enlevant le droit d'avoir une place *autre* – ou, *tout bêtement*, de ne pas en avoir ? Peut-on prendre la parole à la place de celui qui ne l'a pas (la parole, autant que la place) ?
- 5 Amorçons pour un instant les choses de façon inverse : tentons de définir l'animal à partir de l'homme, soit de prendre en compte la démesure et le caractère abyssal du vivant non-humain. L'animal est, pourrait-on dire, ce à la place de quoi il ne nous est pas donné de nous mettre ; ce qui n'autorise aucune substitution sans qu'il soit

immédiatement altéré dans sa spécificité ; ce qui oblige à une simplicité et sobriété désarmantes – car l'animal ne demande rien, n'articule rien, et nous renvoie en miroir l'image d'un homme incapable de *faire sans dire*. L'animal serait alors, dans la structure inversée de notre argument, « un homme capable d'un faire silencieux » (il ne serait donc pas un homme).

- 6 Mais encore, faudrait-il préciser la nature du silence de l'animal. Pour Nietzsche, le silence de l'animal est dû à un oubli : dans la *Seconde considération intempestive*, il explique que, lorsqu'il voulut parler et dire à l'homme pourquoi il ne parle pas, l'animal ne put pas le dire car il l'oublia avant même de le dire. Néanmoins, à bien y regarder, si l'animal « s'obstine » à rester silencieux, c'est aussi que le silence de l'animal n'a rien à voir avec le silence de l'homme. Il y a un silence qui est le négatif de la parole (ou qui est une perte de parole), mais il y a aussi un silence qui, pour ainsi dire, précède la parole, qui n'est donc nullement un silence *de* paroles. Au point qu'on ne peut même pas dire qu'il s'agisse d'un « silence ». Ainsi, l'animal, à proprement parler, *n'est pas silencieux*. Il demeure hors de l'alternative entre la parole et le silence. Il est la suspension même d'un tel registre « humain, trop humain ».
- 7 Penser l'animal du point de vue de l'animal même – intention celle-ci certes paradoxale et vouée d'avance à l'échec puisque « animale, trop animale » – voudrait alors dire suspendre la question qui demande « pourquoi ? ». Par exemple : « Pourquoi le chien reste-t-il là silencieux à me regarder ? » Or, du chien il ne faut dire ni qu'il parle, ni qu'il ne parle pas, les deux propositions opérant en effet de la même manière une simplification du silence qui accompagne cette question.
- 8 En revanche, devant l'animal, il faut se tenir en-deçà de toute prétention d'explication et reconsidérer la moindre observation ainsi dite « naturelle ». La vache mange l'herbe toute la journée dans le champ. Le chien nous suit et nous regarde silencieux. Le ver ne nous regarde même pas. Et l'homme n'est pas capable de ne rien attendre – de ne rien demander, de ne rien dire. Où est alors la limite entre homme et animal ? Y a-t-il la possibilité de tracer cette séparation sans tomber dans les deux excès du « trop » (le « trop humain » de Nietzsche et le « trop animal » de notre paradoxe) ?
- 9 Ce volume, loin de vouloir répondre à ces questions, cherche du moins à les poser par le moyen d'une prolifération d'accès au thème de l'animal. Les textes qui suivent sont le résultat de trois journées d'études organisées à Strasbourg dans le Musée Zoologique et dans le Musée d'Art Moderne et Contemporain par le Parlement des philosophes et l'Équipe d'Accueil et de Recherche en Philosophie (2326) de l'Université Marc Bloch – Strasbourg II.
- 10 Les journées avaient été conçues selon trois axes de recherches : le rapport de l'animalité à la littérature, à l'éthique et à la science. On se demandait :
 - 11 – Y a-t-il un emploi philosophico-littéraire de l'animal qui serait commun à Kafka, Nietzsche et d'autres écrivains ? « Animalité » désigne communément les pulsions, les déviances, le refoulé d'un état quasi-indomptable : la partie charnelle de l'humain, le geste fou de la survie face à la rationalité. Comment la littérature se rapporte-t-elle à la gestualité animale ? S'agit-il d'une imitation, d'un devenir-animal de celui qui écrit ?
 - 12 – L'animal est altérité sans réponse, qui ne serait récupérable par aucune phénoménologie et par aucune compréhension morale. Penser l'animalité, tout comme penser l'étrangeté absolue ou la folie, oblige ainsi à toucher la limite de tout anthropocentrisme, voire de tout humanisme, à penser la différence en ne la comblant

par aucune saisie totale, mais en la laissant toujours différer de et dans la pensée. Comment la philosophie se tient-elle à cet impossible ?

- 13 – Que dit l'éthologie à propos de l'animal ? L'animal est défini comme le vivant sans langage, sans raison, incapable de rire, qui ne peut pas faire usage de sa main, qui n'éprouve pas le besoin de se vêtir, qui ne connaît pas la pudeur. Mais ces façons de le saisir sont toutes issues du postulat d'une différence originaire avec l'homme : peut-on penser l'animal en faisant abstraction de l'homme ou du rapport à l'humain ? L'éthologie, est-elle consciente d'user du *logos*, d'une rationalité proprement humaine, pour définir l'animal ? Et ainsi ne s'écarte-t-elle pas de ce qui serait propre à l'animal ?
- 14 La pluralité de thèmes et des approches constituait une richesse importante pour cette rencontre, d'autant plus que les moments d'échange qui ont suivi les interventions ont permis de fabriquer un terrain commun de recherche et d'expérimentation de la parole philosophique. S'ils peuvent paraître dans la forme actuelle ne pas suivre un seul fil directeur, ni relier définitivement l'inaccessibilité de la place de l'animal, les articles reportés de suite, revus pas les auteurs en vue de cette publication, portent quand même la trace de ce travail commun et permettent de retracer le moment d'échange interdisciplinaire promu par cette rencontre. Si l'animal y trouve une place, celle-ci n'enlève rien de l'inquiétude de son tracement, au contraire elle la nourrit.